

Les voiles de la terre

Han van der Vegt

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van der Vegt, H. (2019). Les voiles de la terre. *Les écrits*, (155), 54–60.

POÈMES TIRÉS DU RECUEIL
LES VOILES DE LA TERRE

TRADUITS DU NÉERLANDAIS PAR JAN H. MYSJKIN

LES VOILES DE LA TERRE

Ce n'est qu'au milieu du siècle que la conscience grandit d'être à la merci de corps célestes, attirant la terre de tous les côtés ou menaçant de la bombarder, sans que nous disposions de moyens pour dévier son orbite dans l'une ou l'autre direction. Le regard s'élevant tout naturellement vers de l'aide était davantage affligé par la nudité de l'air, jusqu'à ce que l'idée fût venue à certains d'utiliser la force de propulsion du vent solaire pour donner un peu d'agilité à la terre : un plan audacieux qui gagna rapidement des adeptes. Enfin un projet auquel – sans réserve – toute l'humanité pouvait se rallier. Les matériaux nécessaires à cette fin – en vain depuis vingt ans dans les laboratoires en attente de leur application – furent fabriqués en grande quantité. On construisit une digue dans l'océan dont des pompes d'exhaure mirent le lit à sec. On creusa un réseau de tranchées profondes de plusieurs lieues, afin de faire avancer les mâts par des colosses conduits sur de lourdes voies ferrées aux positions les plus appropriées à nos fins, où l'on put enfin déployer les voiles. Qui désormais levait les yeux au ciel pouvait bien entrevoir au-dessus des formations nuageuses les plus hautes leur brillante gaine inférieure, bouffant sous la pression des tempêtes de photons. La terre était prête pour sa plus grande aventure. Voiles gonflantes, si jamais cette planète que nous voulions protéger vient à sa fin, recouvrez-nous de votre blanche longanimité afin que nous ne devions pas la regarder en face.

UNE TERRE PLUS HAUTE

Le manque d'espace sur le sol nous poussait vers le haut.
Nous achetâmes des parcelles à la lisière de leur territoire.
Peut-être que des rumeurs inquiètes coururent
quand nos pilotes sont arrivés. Nous ne le savons pas.
Nous ne parlons pas leur langue. Plus haut s'élevaient les échafaudages
et plus diffuse leur ombre. Quand ils ne purent plus
nous entendre construire, ils perdirent tout intérêt
et nous abandonnèrent à ce qu'ils considéraient comme de la folie,
jusqu'à ce que nous fassions pivoter nos colonnes sur leurs gonds
afin que les éventails à leurs sommets se déploient
formant un plateau qui s'étendait sur tout leur pays.
Nous l'avons rempli de terre et y avons planté nos arbres,
installé des commodités et construit des villes.
Nous avons créé un deuxième niveau au-dessus du leur
à une hauteur telle que matin et soir le soleil
pouvait toujours atteindre des bandes considérables de leur terre.
Les déchets fertiles que nous faisons pleuvoir sur eux
par des trous dans le sol ne récoltaient qu'ingratitude,
mais ils réalisèrent qu'ils ne pouvaient rien faire contre nous.
Les dégâts à la plateforme les atteindraient plus fort que nous.
Quelques-uns se mirent à escalader un pilier,
attachant un cordon autour et se hissant.
Au moyen de caméras nous suivions leurs prestations.
En général ils n'arrivaient pas plus haut que deux, trois cents mètres,
mais il nous est arrivé quelques fois de regarder pendant des semaines
un tel ou l'autre avec une sympathie croissante
jusqu'à ce qu'il dût lâcher quand même son emprise,
par épuisement ou par bévue, juste avant d'atteindre le but,
pour rejoindre de nouveau sa propre espèce. Si l'un d'entre eux
réussissait à atteindre le bord de la plateforme,
nous l'accueillerions avec des hurras – car celui qui a renié
son sol avec une telle détermination et ténacité
pour aller toujours plus haut ne peut être que l'un des nôtres.

AVIS AUX GÉNÉRATIONS FUTURES

Comprenez que pour nous tout était complètement différent.
Nos corps étaient attachés à la force gravitationnelle
qui ne pouvait être combattue que par des moyens mécaniques.
Nous avions encore besoin de cals et de protections à nos pieds
et nos vertèbres dorsales s'usaient plus vite que notre cœur.
Penser avait exclusivement lieu dans le cerveau,
parce que des parties importantes du reste de notre corps
étaient trop occupées à la digestion et à la respiration
pour pouvoir imposer leur logique supérieure.
Une configuration particulière des membres,
ressentie comme naturelle, tenait la mode sous son charme.
N'oubliez pas non plus qu'à l'époque le libre arbitre nous manquait :
nous ne connaissions pas encore les matériaux pour
le fabriquer et nos appareils de mesure pour l'étalonnage
de ses dimensions n'étaient pas assez raffinés.



LES SATELLITES DU POUVOIR

Il a fallu un certain temps avant que nous osions établir le lien entre les ombres que nous avons vu glisser sur la lune – oiseaux de mort, chauves-souris géantes, vaisseaux extraterrestres – et la disparition progressive parmi nous du pouvoir. Ce n'est que par des spéculations ultérieures que nous avons deviné que sa gondole spatiale pendant des mois sous le couvercle de la nuit nous avait enlevé les différents segments qui, en dehors de l'atmosphère, étaient cloués et assemblés en colosses dépassant de loin toute représentation terrestre, plongeant nos cités résidentielles pendant des heures dans le noir. Autour de nos maigres sources de lumière, nous examinions la question des commodités dont le pouvoir se serait muni. Nous nous racontions les rangées interminables de cônes de couvaïson où de nombreuses sortes de viande se faisaient tendres à force de sucer un liquide riche en féculents, les enclos où des fruits des plus luxuriants sur des branches d'acier venaient à maturation sous la lumière du soleil filtrée par le verre d'ozone. Pour l'aération nous imaginions des tuyaux de chlorophylle. Nous savions déjà comment le traitement des déchets était réglé. De temps à autre le pouvoir déversait des blocs compressés, que nous analysions pour voir comment il lénifiait son désir. Malgré notre fierté que le pouvoir grâce aux fruits de nos muscles ait pu acquérir les connaissances nécessaires à cette aventure et financer la construction de ses vaisseaux nous avions du mal à avaler ce départ sans dire adieu. Pourquoi n'avait-il plus besoin de nous pour son accomplissement ? Serait-ce parce qu'il nous méprisait entre-temps si cordialement qu'il abandonnait même la surface de la terre et ses bénédictions pour s'écarter aussi loin que possible de notre compagnie ? Nous télégraphions des messages vers le haut, pardonnez-nous, revenez. Nous organiserons désormais nos vies selon vos désirs. Les vaisseaux continuaient à glisser majestueusement sans daigner nous répondre. Et les systèmes, dans lesquels notre vie avait été enchâssée et dont nous avions espéré que le pouvoir d'en haut les laisserait fonctionner pour toujours, bafouillaient de plus en plus et tombaient en panne. Finalement, il ne nous resta rien d'autre que de faire les premiers pas hésitants pour en prendre la supervision en mains propres et être à la tête de notre communauté.

-

L'HOMME NOUVEAU

Les indices auraient probablement pu nous alerter à temps
– les poissons fuyaient leur habitation familière dans les auges,
les chauves-souris s'écrasaient en panique contre les fenêtres,
les chiens marchaient debout sur leurs pattes de derrière et parlaient en
langues –

si nous avions eu au moins encore l'œil pour le règne animal.

Que devons-nous donc penser quand nos amis, nos parents
après une fièvre de sept jours sautaient de leur lit de malade,
roulant des yeux, agitant sauvagement leurs membres autour d'eux,
et sortaient dans la rue sans faire attention à leur entourage.

Rien ne suggérait qu'ils savaient encore qui ils avaient été
ou qu'ils avaient le contrôle de leur situation.

Nous avons bien sûr aménagé pour eux des salles de quarantaine
où nous avons essayé de les ramener à leur état d'origine.

Nous ne savions pas comment. Une bonne nutrition perpétuait la maladie
alors que les antibiotiques ne faisaient qu'affaiblir le malade
jusqu'à ce qu'il meure. Quand personne n'était guéri après des mois
et qu'il n'y avait plus de place à l'hôpital pour de nouveaux cas,
on réclamait des mesures pour endiguer le débordement.

Le traitement fut arrêté et désormais les foyers d'infection

– on ne voulait plus parler de gens – incinérés,
d'abord dans des fours inodores conçus à cet effet,
ensuite sur des bûchers faisant rage en plein milieu de la ville.

-

Alors que les foules furieuses défilaient devant nos fenêtres
à la chasse de l'étrange germe qui nous menaçait de partout,
nous travaillions dans nos laboratoires aux tables
où étaient attachées les quelques victimes qu'on nous avait accordées.

Ce n'est qu'après des semaines de recherche avec nos appareils
les plus précieux que nous découvrîmes la méthode du responsable,
une souche de spirochètes qui en raison d'une mutation minime
dépendait d'information pour sa survie.

Une fois arrivée dans le corps, elle suivait les trajets des nerfs
et se propageait sauvagement dans les plis chauds du cortex cérébral.
Là, elle se nouait dans des clusters qui copiaient le fonctionnement
des neurones dans leur protéine, annexaient leur position,
pour ensuite la laisser décomposer par leur propre corps.

Ainsi la bactérie remplaçait notre cerveau en une semaine par un câblage qui offrait toujours de vastes possibilités à notre corps : les yeux pouvaient désormais fonctionner indépendamment, une main ne devait plus savoir ce que faisait l'autre.

La maladie plaçait la personnalité sur une base différente, mais malgré la peur que nous inspiraient certains symptômes, nous devions reconnaître que rien les différenciant de nous ne menaçait dans un sens ou l'autre leur survie en tant qu'organisme, et qu'ils semblaient mieux armés que nous pour affronter la vie.

Pendant ce temps, la fatigue s'était insinuée dans la rage des rues qui n'arrivait plus à entretenir les feux.

Les malades qu'on n'avait pas remarqués ou qui s'étaient échappés s'avéraient, lorsque leur corps s'était habitué à sa nouvelle condition, en mesure de bouger de manière cohérente bien qu'autrement et capables de nous exprimer leurs intentions pacifiques.

Entre nous, les hommes originels, des voix s'élevaient pour diviser la terre en zones, séparées l'une de l'autre par des corridors désinfectés et sans hommes, ou pour examiner les options de la coexistence.

Il y en avait même qui considéraient la maladie comme nécessaire dans la lutte de l'humanité afin de maintenir sa supériorité sur les animaux, les catastrophes naturelles et ses propres produits, qui chacun en soi constituaient une menace bien plus grande que cette bactérie qui n'attaquait pas nos facultés innées ou ne leur nuisait pas, mais au contraire les enrichissait quotidiennement.

Le jour où les négociations débutèrent

les représentants des deux espèces d'hommes, isolés les uns des autres par une paroi en verre hermétique, se trouvaient pour la première fois face à face à la même table.

Plus tard, pensions-nous alors, on considérerait ce jour comme le point où l'humanité avait regardé son avenir dans les yeux.

APOTHÉOSE DE LA VOIX

Lorsque la voix est sûre que la mort est survenue, elle se pèle du larynx et, comme une mince pellicule, invisible aux yeux voilés des endeuillés, elle se lève sur la poussée des flammes des bougies. Ses muscles sont encore raides de la logique, à cause de la fumée et de la prudence sa surface est grisâtre. La pluie la rince. Pendant la première semaine, la glotte se cicatrise. Entre la libellule et le fourmi-lion, elle vit un temps comme le plus humble des névroptères. Elle parle encore, mais plus pour convaincre ou séduire, ni pour révéler ou feindre. Les gens ne comprennent pas sa nouvelle langue. Alors le temps est venu de passer aux couches atmosphériques supérieures. Elle ramasse ses jupes et se détache pour le long voyage. Elle retourne à son domicile d'origine au-delà des astéroïdes afin de rendre compte de ses aventures parmi les hommes.

De zeilen van de aarde,
Uitgeverij Meulenhoff, Amsterdam, 2010.
Poèmes publiés avec l'aimable autorisation de l'auteur.
